

André Malraux ou la tentation du Bangladesh

Bruno Corlais

‘... Car il n’est qu’un acte sur lequel ne prévale ni la négligence des constellations, ni le murmure éternel des fleuves : c’est l’acte par lequel l’homme arrache quelque chose à la mort.’

André Malraux (1)

Le retour du “coronel” (sic)

Le 25 mars 1971 débute la répression sanglante de l’armée pakistanaise du Président Yahyâ Khan pour réduire l’agitation qui avait suivi l’élection au Pakistan Oriental de cheikh Mujibur Rahman, chef de l’opposition et partisan de l’autonomie, qui est incarcéré.

Face à cette “épouvante qui a chassé vers l’Inde une population plus nombreuse que celle de la Belgique”⁽²⁾, “fuite hagarde de dix millions d’êtres ravagés par la faim et le désespoir”⁽²⁾, le Premier ministre indien, Indira Gandhi, invite André Malraux le 18 septembre 1971 à participer à une rencontre internationale sur la question du Pakistan Oriental à Delhi. Privilégiant l’action à la parole et disant que des conférences « serviraient seulement de base à des articles alors que ‘le Pakistan ferait avancer les chars’ »⁽³⁾,



Figure 1 Malraux, le coronel

Malraux semble avoir voulu s’engager physiquement dans la lutte auprès des bangladais et avoir été, si l’on en croit Louise de Vilmorin, très incohérent alors. Est-ce repentir de ne pas avoir élevé la voix lors de l’émission du

Tibet ou de Prague, ou sur la guerre de Biafra “où il n’avait pas pris les armes à la défense de populations menacées.”⁽⁴⁾ Rêve-t-il d’une ultime épopée et de retrouver sa jeunesse de “Coronel” (sic) de l’Escadrille España en renouvelant l’affirmation que l’homme se définit par ce qu’il fait et non pas par ce qu’il

rêve ? Toujours est-il qu’une dépêche de l’AFP du 17 septembre 1971, reprise en particulier par France-Soir, déclare Malraux prêt à aller combattre aux côtés de la résistance bangladaise. Dans une lettre à son vieil ami du 27 septembre, le père Bockel écrit : “Votre initiative de départ et de témoignage – de départ dans le témoignage – ne me surprend pas. L’amitié et l’admiration que je vous porte me permettant de comprendre l’insolite grandeur de ce geste et de cet ultime message de liberté.”⁽⁵⁾

Le Premier ministre de l’Inde, qui rencontre Malraux à l’ambassade de l’Inde en France le 09 novembre 1971, lui prie de différer son projet d’expédition.

Quoi qu’il en soit, André Malraux était un atout moral, “une aide psychologique réelle”⁽⁶⁾ pour le Bangladesh, ainsi que le disait Tajuddin Ahmed, alors Premier ministre bangladais, ajoutant : “Nous combattons pour notre totale indépendance, mais aussi pour la dignité de l’être humain.”⁽⁶⁾ Ainsi Raja Rao, ami et traducteur indien de Malraux qu’il connaissait depuis des années, avait répondu à sa lettre du 09 août : “Je répète que vous êtes le seul homme sur terre qui puisse dire sur le Pakistan Oriental quelque chose qui sera écouté par tout le monde en Orient et en Occident.”⁽⁷⁾

L’épisode Jean Kay et lettre ouverte au Président Nixon

Malraux reçoit Jean Kay, “le seul pirate de l’air qui ait agi avec de bonnes raisons” (dixit Eugène Ionesco) le 1^{er} décembre 1971. Deux jours plus tard, Kay détourne à Orly un Boeing de la Pakistan Airlines dans l’espoir de faire parvenir une cargaison de trente tonnes de médicaments au profit des réfugiés bangladais. Jean Kay sera arrêté puis jugé à la Cour

d'Assises du Palais de Justice de Versailles du 11 au 13 octobre 1973, et condamné à cinq mois de prison avec sursis. Lors du témoignage qu'il apporte pour la défense de Jean Kay à la demande de Maître Jean-Marc Varaut, son avocat, Malraux dira : "Eh bien ! d'une certaine façon, il a représenté la France."⁽⁸⁾ Evoquant l'épisode du collier de fleurs bleu blanc rouge offert lors de sa visite à l'hôpital Suhrawardy de Dacca le 21 avril 1973, il poursuit : "L'homme que vous allez juger méritait [mieux que moi] ces fleurs-là."⁽⁹⁾ Louise de Vilmorin rapporte ces propos lors du procès : "Mais, là-bas, au Bengale (ici Bangladesh), ils n'ont pas oublié le geste de Jean Kay."⁽¹⁰⁾ (sic)

Jean Kay ne souhaitera pas revoir Malraux à Verrière-le-Buisson après son procès, mais il exprimera sa reconnaissance dans une brève carte quelques mois plus tard : "Etre libre et convaincu", y écrit-il.

Finalement, les forces pakistanaises d'Islamabad capitulent avec l'entrée de l'armée indienne à Dacca le 16 décembre 1971, mettant fin à une guerre ouverte déclarée quinze jours plus tôt, le 03 décembre. Mujibur Rahman peut ainsi former son gouvernement le 12 janvier 1972.

Muni de cette arme qu'il maniait si bien : la plume, Malraux avait fait paraître dans *Le Figaro* des 18-19 décembre 1971 une vibrante "Lettre ouverte à M. Nixon" qui s'apprêtait alors à se rendre en Chine pour la première fois [depuis l'arrivée de Mao Tsé-Toung à Pékin], lui reprochant son alliance politique avec le régime d'Islamabad. "Vous essayez d'établir avec la Chine un dialogue que les Etats-Unis ont différé pendant vingt ans : l'ancien dialogue du pays le plus riche du monde avec le pays le plus pauvre. Pour le Bangladesh libre, puissiez-vous ne pas attendre vingt ans avant de vous souvenir qu'il ne convient pas que le pays de la Déclaration de l'Indépendance écrase la misère en train de lutter pour sa propre indépendance." Il termine par ces mots : "Je ne crois pas que votre illustre statue voie passer avec joie sur les écrans de télévisions ces foules hallucinées qui se souviennent parfois de ce qui s'appela jadis la liberté. Car ce que je dis aujourd'hui, ce n'est pas moi qui devrais le dire : c'est vous."⁽¹¹⁾



La réponse du Président Nixon à ce nouveau "J'accuse" ne se fera que verbalement sans doute, lors de leur rencontre à Washington deux mois plus tard avant le voyage du Président des Etats-Unis en Chine.

L'hommage du Bangladesh à André Malraux : "Le Bangladesh vous attendait dès avant sa naissance."⁽¹²⁾

"Toi qui passeras ici plus tard, va dire à tous les nôtres, que ceux qui sont tombés ici sont morts parce que pendant les neuf mois de l'ère de la souffrance, ils ont accepté de combattre avec leurs mains nues."⁽¹³⁾

Lors de son troisième voyage privé en Inde, qu'il effectua avec Louise de Vilmorin du 14 avril au 04 mai 1973, André Malraux est reçu triomphalement par le Président Chowdhury et le Premier ministre Mujibur Rahman, du 21 au 24 avril. Ce voyage fut quasi-légendaire, et sans doute unique dans toute sa vie.

Arrivé sur le sol bangladais, prenant un petit garçon venu l'accueillir dans ses bras, il dit : "J'embrasse la pauvreté sur un seul visage. Ne pouvant pas embrasser tout le monde, j'embrasse le Bangladesh sur un seul visage."⁽¹⁴⁾ Logeant au Bangabhaban, à Dacca, résidence du Président, Malraux déjeune chez le Premier ministre, participe à la cérémonie au Monument aux Morts de la Résistance à Savar, puis visite l'hôpital Suhrawardy de Dacca. Il en sera profondément bouleversé : "Je n'ai pas besoin de vous dire que le fantôme tragique n'est pas la Mort, c'est la Blessure."⁽¹⁵⁾ dira-t-il lors de son discours à l'Alliance Française de Dacca sitôt après. Evoquant le souvenir des soldats de l'An II, il poursuit : "J'ai dit que chacun fasse ce qu'il peut, à sa place : chacun de vous représente ici ce que la France a donné de meilleur au monde, sa pensée, sa justice et son courage."⁽¹⁶⁾

"Salut, morts des forêts qui nous entourent. Vous avez montré au monde qu'on n'assassine jamais assez pour tuer l'âme d'un peuple qui ne se soumet pas."⁽¹⁷⁾

"Malraux aimait les honneurs", écrit Louise de Vilmorin. Le 22 avril, André Malraux, docteur honoris causa de l'Université

d'Oxford et de l'Université sanskrite de Bénarès lors de son second voyage officiel en Inde [11 août 1965], reçoit le même titre de l'Université de Rajshahi des mains du Président Chowdhury, et en présence de Mujibur Rahman et du vice-recteur. Accueilli "au nom de cette forêt d'ombres", revêtu de la toge rouge des docteurs honoris causa – ce rouge qui est aussi la couleur des martyrs – il y prononce, dans un discours solennel et lyrique un vibrant hommage à cette "longue et grandiose tradition que celle des armées en haillons"⁽¹⁸⁾, évoquant selon la formule malraucienne ces deux sortes de nations "qui ne sont jamais plus grandes que lorsqu'elles le sont pour elles-mêmes [...] ; et celles qui ne sont jamais grandes que lorsqu'elles le sont pour tous : la France des Croisades et de la République." Appelant à nouveau les soldats de l'An II : "Et sur vos propres tombes, il y a peut-être le souvenir des vieux mots de justice et de liberté...". Seule libération à son sens avec celle de l'Inde qui ne s'achève pas par un totalitarisme, elle "a tenté d'unir le langage du Bengale éternel, à celui de notre Révolution."

"Nous vous avons défendu parce que vous étiez le peuple le plus cruellement décimé, le plus menacé."⁽¹⁹⁾

Le 23 avril, avant de regagner Delhi, il visite les ports de Dacca et de Chittagong, seconde ville du pays où il prononce un nouveau discours, message d'espoir comme le précédent ("A quoi bon aller sur la lune, si c'est pour se suicider?" dira-t-il à nouveau à l'adresse des jeunes désespérées) et hymne à la paix : "Il fallait obtenir la Victoire. Mais aujourd'hui le Bangladesh veut la paix. La paix avec TOUS. Et vous devez travailler pour la seconde victoire, qui est de créer l'Etat. [...] Il faut que quand on dira plus tard : "Ils ont combattu avec leurs mains nues", on puisse ajouter : "Le Bangladesh libre a fait mieux en dix ans que le Bangladesh asservi en vingt-cinq ans." Les combattants de la guerre ont commencé ici. Que commence ici le combat exemplaire de la paix."⁽²⁰⁾

Cependant ici dans son discours Malraux situe les Bangladais par rapport à l'Inde, fait remarquer Michaël de Saint-Cheron : le faisait-il pour ménager la sensibilité des ses hôtes indiens qui avaient pris en charge son voyage au Bangladesh ; ou était-ce que, connaisseur de la civilisation indienne, "il était

ignorant de celle du Pakistan Oriental"⁽²¹⁾ ? Cependant, dans son dernier discours prononcé lors de l'inauguration de l'Art Gallery de Chittagong le 23, il rappellera les grandes créations bengalies tant dans le domaine de la poésie que de la musique et de la sculpture du Xe siècle, et leur influence sur le Népal et le Tibet. Pour lui, il faut "faire confiance à la puissance créatrice du Bengale."⁽²²⁾

En guise de conclusion

"Ecoute ce soir, jeunesse de mon pays..."⁽²³⁾

Ainsi le Bangladesh, "dès avant sa naissance", attendait-il André Malraux. Un instant pris au jeu semble-t-il de l'action, le "Coronel" de la Grande Guerre d'Espagne et le Colonel Berger de la brigade Alsace-Lorraine, âgé alors de 70 ans, a lors de cette visite "à titre personnel"⁽²⁴⁾ deux ans plus tard embrassé le Bangladesh tout entier sur un seul visage. Il prononça lors de cette rencontre tant historique que quasi spirituelle des discours d'un mémorable lyrisme aux accents de sa voix – "sa voix de rapsode", écrit Michaël de Saint-Cheron – si pathétique dont on se souvient lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, le 19 décembre 1964. On y retrouve ces "mots qui font vivre" comme l'écrivait Paul Eluard⁽²⁵⁾ et ce sont aussi les mots malrauciens de justice et liberté, ce sont les mots de communion – qui est le lien dans la mort – et de fraternité – qui est le lien contre la mort.

"Malraux était devenu le symbole de l'espoir pour le Bangladesh", écrivait Louise de Vilmorin, il incarnait un mythe. Il aura su ici montrer comment nous pouvons "contribuer à la compréhension internationale et au développement de l'amitié entre les peuples", question posée à tout lauréat du prix Jawaharlal Nehru qui lui fut remis à New Delhi le 16 novembre 1974. Il posait de son côté cette question dans "Hôtes de Passage" : "Quelle relation y a-t-il entre un homme et le mythe qu'il incarne ?"⁽²⁶⁾, il nous aura éclairé sur ceci également.

Le 21 juillet 1973, le Président de la République du Bangladesh fera parvenir ce message d'amitié à André Malraux : "Nous vous souhaitons longue vie parce que le monde a besoin de vous ; que vous faites la guerre pour la paix ; que vous menez la lutte en faveur des

opprimés et révèlez les idéaux de Justice et de Liberté.”⁽²⁷⁾ Mais peut-être pourra-t-on s’étonner de le retrouver quelques temps après lors de son voyage en Haïti, acceptant l’invitation à le rencontrer d’un certain Jean-Claude Duvalier : il est vrai qu’il est de ces visites autrement privées de l’Histoire qui parfois nous questionnent...

Homme de “La Condition Humaine” et de “L’Espoir”, “premier dans le siècle”⁽²⁸⁾ et peut-être dernier grand romantique, l’homme du “Miroir des Limbes”, des “Voix du Silence”, du “Musée imaginaire de la sculpture mondiale” et de “La Métamorphose des Dieux” s’est éteint à l’âge de soixante-quinze ans le 23 novembre 1976, à l’âge de soixante-quinze ans le 23 novembre 1976, à l’Hôpital Henri Mondor de Créteil. Il y a trente ans.

“Grâce à lui nous nous reconnaissons mieux.”⁽²⁹⁾

Notes :

- (1) André Malraux, ‘Oraisons funèbres’, Gallimard/Pléiade, tome III.
- (2) André Malraux, ‘Lettre ouverte à M.Nixon’, Le Figaro, 18-19 décembre 1971.
- (3) France-Soir, 18 septembre 1971.
- (4) Louise de Vilmorin, ‘Aimer encore’, Gallimard 1999.
- (5) cité par Michaël de Saint-Cheron, ‘Malraux...’, Gallimard/A.F.I., p.158.
- (6) Le Monde, 29 novembre 1971.
- (7) cité par Michaël de Saint-Cheron, ‘Malraux...’, P.134.
- (8) Le Figaro, 13-14 octobre 1973.
- (9) ibid.
- (10) Louise de Vilmorin, op. cit., p.94.
- (11) Le Figaro, 18-19 décembre 1971.
- (12) Discours de réception du recteur Abu Fazal à André Malraux le 22 avril 1973 à Chittagong, Gallimard/A.F.I., p.164 et n.10.
- (13) André Malraux, discours à l’Université de Rajshahi, 22/04/73.
- (14) rapporté par Michaël de Saint-Cheron, op.cit.
- (15) Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (B.L.J.D.), Fonds André Malraux.
- (16) ibid.
- (17) Discours à l’Université de Rajshahi.
- (18) Louise de Vilmorin, op.cit., p.179.
- (19) Discours à l’Université de Chittagong, 22/04/73, B.L.J.D.
- (20) ibid.

(21) Michaël de Saint-Cheron, Gallimard/A.F.I., p.164.

(22) Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Fonds André Malraux.

(23) André Malraux, ‘Oraisons Funèbres’, Gallimard 1971, p.136.

(24) cf. J.N. Dixit, ‘Rencontres avec André Malraux’, 1973, Gallimard/A.F.I., p.221.

(25) Paul Eluard, ‘Un homme est mort’, ‘Au rendez-vous allemand’, éd. de Minuit, 1944.

(26) ‘La Corde et la Souris’, Gallimard/ Pléiade, tome III.

(27) cité dans Gallimard/A.F.I., p.22.

(28) expression de Roger Stéphane.

(29) Paul Eluard, ibid n.25.

Bibliographie:

- André Malraux, ‘Oeuvres Complètes’, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 5 volumes parus.
- André Malraux, ‘Oraisons Funèbres’, ibid. tome III et Gallimard 1971.
- Christian Biet, Jean-Claude Brigelli et Jean-Claude Raspail, ‘André Malraux, la création d’un destin’, Gallimard, collection Découverte n.18.
- Jean Lacouture, ‘André Malraux. Une Vie dans le siècle’, Le Seuil, 1976.
- Philippe Médoux, Louis Bertagna, et al., ‘Hommage à André Malraux. 1901-1976’, la N.R.F., juillet 1977, n°295.
- Jean-Claude Perrier, et al. ‘André Malraux et la tentation de l’Inde’, Gallimard/Ambassade de France en Inde, 2004.
- Michaël de Saint-Cheron, ‘Malraux. La recherche de l’absolu’, éd. de la Martinière, 2004.
- Roger Stéphane, ‘André Malraux. Premier dans le siècle.’, Gallimard, ‘Les Cahiers de la N.R.F.’, 1996.
- Sophie de Vilmorin, ‘Aimer encore’, Gallimard, 1999.

